

# Ramade hisse son pavillon

**Ode pavillonnaire et Pour la petite histoire** de **FREDERIC RAMADE** 50 et 22 minutes.

**I** cite Monteiro, les Straub, Moullet, le Godard de Deux ou trois choses que je sais d'elle. Pas du tout Varda qu'on lui proposait, avec son paradigme du «documenteur». Frédéric Ramade, 40 ans, est donc plutôt installateur de corps que documentariste. Lui-même se déguise (en paysan du XIX<sup>e</sup> siècle, en GI) pour intervenir dans ses films. La subjectivité absolue de son regard devient le garant d'un réalisme neuf, laissé à l'appréciation du spectateur, sans leçon, sans conclusion.

**Ode pavillonnaire** est une sorte d'autobiographie architecturale, qui met en scène toute la famille du réalisateur, de Bénédicte à Jean-Louis, en passant par Françoise. Il y a aussi Fondettes, ville de Touraine, et le lotissement où Ramade a grandi, comme nombre de Français, dans les années 70.

Un pan de l'histoire des Trente Glorieuses, où le rêve de la classe moyenne était l'accession à la propriété, aisément satisfait par une invention industrielle venue des Etats-Unis : la maison en kit, dite aussi «pavillon», parce que ça fait plus chic. Pour décrire l'objet de cette ode, on peut difficilement faire mieux que la fausse accroche publicitaire pondue par son auteur : «Comment une famille ordinaire parvient à sortir du joug aliénant de la propriété grâce au secours providentiel de Marcel Duchamp [...]». Un hommage aux papiers peints à fleurs

«Une mise en abîme romantique de la platitude architecturale.»

Frédéric Ramade

et aux anarchistes. Une mise en abîme romantique de la platitude architecturale. Un hymne au bricolage de la pensée critique et à la nécessité d'en rire. Malgré quelques plans beaux comme la rencontre fortuite de Nicolas Bourriaud et Juliette Benzoni dans la bibliothèque familiale, Ramade n'a pas aspiré à une étude anthropologique, mais à la propulsion du pavillon en «objet esthétique», par-delà le papier à fleurs (donc) et l'escalier sur mesure. Jusqu'à redécouvrir ses habitants (sa sœur, sa mère, son père et lui-même) et à organiser un vernissage de la maison offerte elle-même comme objet d'art aux voisins et autres Fondettois, voire à quelques acheteurs nippons potentiels. Pour la petite histoire, en première partie de séance, tente de documenter le jour de la Libération à Chiron (où son grand-père a été pris à tort pour un résistant en grimant sur une Jeep). Ramade interviewe des mémés qui se rappellent soit pas grand-chose, soit des trucs sans rapport avec l'idée de liberté. Tout un art (ironique) de la disparition.

ERIC LORET



## ODE PAVILLONNAIRE de Frédéric Ramade

avec Bénédicte, Françoise, Jean-Louis et Frédéric Ramade (Fr., 2006, 50 min.)

Entre fiction et réalité, mêlant humour et critique politique, ce moyen métrage interroge les membres d'une famille (celle du réalisateur) sur l'origine du choix de leur habitat et sur leurs conditions de vie.

*Ode pavillonnaire* est un drôle de film, totalement inclassable, qui illustre parfaitement cette aptitude précieuse qu'a le cinéma à être inventif et subversif avec peu de moyens. D'emblée, Frédéric Ramade écarte la question – au fond peu pertinente – du genre dans lequel s'inscrit son projet : une voix masculine déclare ne pas aimer le mélange des genres dans la fiction et préférer le documentaire, ce à quoi une voix féminine répond : «Oui, mais c'est quand même bien la fiction, si c'est un peu fou, je trouve ça pas mal...» Le ton du film est donné, qui assume avec un humour jamais méprisant l'éventuelle platitude des propos

exprimés, tout en leur donnant un relief dialectique hors norme. Ces voix sont celles des parents du réalisateur, des gens ordinaires qu'il filme dans leur pavillon. Ramade relève les caractéristiques de ce lieu de vie banal, ainsi que les choix et conditions de vie qu'il implique, à travers de faux vrais témoignages des membres de sa famille – lui compris – mais aussi à travers des plans très graphiques qui collent au plus près d'une architecture a priori pauvre et impersonnelle. Cette apparente méticulosité documentaire est loin d'être rébarbative car sans cesse détournée par des choix de mise en scène audacieux dont émergent un prosaïsme cocasse et poétique et une percutante portée critique.

La plupart du temps, les témoignages sont lus ou récités et chaque moment de la vie familiale semble reconstitué, comme si les paroles et les activités de chacun étaient conditionnées par le formatage même du lieu pavillonnaire dans lequel elles s'inscrivent. Assimilable à une sorte d'anthropologue dadaïste, Frédéric Ramade (qui convoque l'esprit de Duchamp lors d'une séance de spiritisme en famille) dessine en creux un portrait tendre et pudique de sa famille et met en perspective toute une dimension politique liée à l'art de vivre pavillonnaire. En effet, tout en favorisant l'accès des ouvriers à la propriété, ces lieux étaient également conçus pour endormir chez eux tout sentiment de révolte. L'une des réussites du film est d'identifier subtilement l'existence de cette dualité – le confort aveuglant de la norme et la liberté de choisir – au sein même de l'espace familial. On ne peut dès lors que se réjouir du beau pied de nez que constitue le «ready-made» dont le pavillon, transformé en œuvre d'art, fait au final l'objet.

Amélie Dubois

## CULTURE

# «Poursuivre l'utopie sur un autre mode»

CINÉMA - Ode pavillonnaire, de Frédéric Ramade, ouvre avec humour et finesse des champs de réflexions intimes et politiques. Entretien.

**É**crivain, photographe, auteur de livres de voyages, Frédéric Ramade, un beau jour, rencontre la vidéo et le documentaire. Il fait à la télévision l'apprentissage de l'image animée et réalise reportages, émissions de géopolitique et portraits de candidats. La fiction le pousse à tourner et, pour ce premier film de moyen métrage, Frédéric Ramade choisit très délibérément de rester dans l'entre-deux. Il choisit le pavillon familial comme objet esthétique, sa famille comme «famille témoin», et construit un objet singulier d'expérimentation cinématographique. Rencontre.



Frédéric Ramade, ici en plein tournage, évoque dans son film les moments clés de la vie en pavillon.

Quelle est l'origine de cette Ode pavillonnaire et qu'est-ce qui fonde votre choix du pavillon familial et de ses occupants ? Frédéric Ramade. Je suis parti de la notion globale de pavillon, comme objet esthétique, objet de la sociologie, objet de l'architecture ou de la sociologie. Quelques textes ont été produits dans les années soixante-dix, et quelques-uns en 1990, mais ce premier tour de piste de recherches m'a convaincu de faire un film. Et puisque c'est universel, c'est le local moins les murs... j'ai choisi ma propre famille qui correspond à la famille type qui s'installait en pavillon dans les années soixante-dix, revenus moyens, le choix d'un taun d'endatement important mais pas insupportable, ils quittent leur logement social à l'arrivée du

deuxième enfant. Partant de là, je me devais d'entrer dans le champ, en interrogeant ma famille. Je souhaitais faire émerger une réflexion critique qui vienne de l'intérieur et non pas adopter une posture d'entomologiste qui observe des insectes. Du coup, il peut y avoir des connivences entre les personnages et, surtout, j'étais avec eux sur un pied d'égalité. Ce qui se joue alors dans le cadre devient un peu une «performance» artistique.

**Cinéma. La censure s'abat sur un film** L'Académie des réalisateurs de film (SRF) s'élève contre l'avis de la Commission des œuvres cinématographiques recommandant, à une unique voix de majorité, une interdiction aux moins de dix-huit ans pour le film français *Martyrs*, réalisé par Pascal Laugier. C'est la première fois qu'un film de genre français se retrouve ainsi menacé d'une telle interdiction. La SRF dénonce l'irresponsabilité de la Commission de classification, car, aujourd'hui, la mesure du moins de dix-huit ans correspond à une interdiction quasi totale de l'exploitation du film. La SRF considère que la décision prise par la Commission de classification est en totale contradiction avec sa mission : celle de protéger sans censurer. Au vu de la pratique jurisprudentielle, le degré de violence du film relève d'une simple interdiction aux moins de seize ans, comme toutes les autres œuvres de ce genre. L'Union des journalistes de cinéma (UJC) s'est associée à cette protestation.

**Prix du Livre Inter 2008** Le Prix du Livre Inter 2008 a été attribué à Henry Bauchau, poète, dramaturge et romancier. Le jury, composé de 24 auditeurs et auteurs, a couronné le *Boulevard périphérique* (Éditions Actes Sud), devant *Mon traître*, de Sorj Chalandon (Grasset), grâce à la voix prépondérante de son président, le romancier Alberto Manguel. Henry Bauchau, quatre-vingt-cinq ans, est membre de l'Académie royale de littérature de la Communauté française de Belgique depuis 1990 et a reçu le prix international Union latine de littératures romanes en 2002.

**«Logement social» est devenu un terme péjoratif.**

de Choisy-le-Roi, Albert Fromentin, le «milliardaire rouge», avait mis ces terrains à la disposition des anarchistes qui souhaitaient s'y installer. Dix ans plus tard, je l'évoque aussi, la droite, qui s'inquiète de l'organisation des mouvements ouvriers en région parisienne, veut les réprimer par la force. Une frange de cette droite, dont fait partie le ministre Loucheur, préfère les faire accéder à la propriété, au prétexte, comme il le déclare, «qu'un propriétaire, même petit, ne se révolte pas». Dans les deux cas on parle de pavillons. Avec Sarkozy, on est en plein dans ce «tous propriétaires» de Loucheur. Le pouvoir assésse qu'il vaut mieux rembourser un banquier que payer un loyer. En quoi cela vaut-il mieux de se saigner aux quatre veines plutôt que disposer de petits loyers qui permettraient de garder de l'argent pour les loisirs, les voyages et l'éducation des enfants ? «Logement social» est devenu un terme péjoratif. Le capitalisme, au sens large, détourne les désirs. Les promoteurs achètent ce détournement en vendant comme patrimoine à transmettre ce qui n'en est pas. Un pavillon de trente ans, même bien entretenu, n'est pas construit comme une maison du XIX<sup>e</sup>.

**«Poursuivre l'utopie sur un autre mode»** Pourquoi avez-vous placé le pavillon sous le signe de Marcel Duchamp ? Frédéric Ramade. Il fallait imaginer une alternative à l'aliénation, poursuivre une utopie sur un autre mode. Par goût je suis allé vers Duchamp et ses ready made, qui m'ont beaucoup marqué. Au-delà du jeu de lettres entre ready made et mot rom, Ramade, je voulais faire un pied de nez à une certaine élite qui se préoccupe d'esthétique et trouve ces pavillons aussi moches que des urinoirs, tout en manifestant un grand dédain à ceux qui y vivent. Ce pavillon si affreux, émeurons-le au musée, désignons-le comme œuvre d'art, plaçons-le dans un autre champ et poursuivons le geste de façon onirique et poétique.

Entretien réalisé par Dominique Widemann

**Pavillon du jour, pavillon toujours** Variation poétique sur l'urbanisme contemporain.

**ODE PAVILLONNAIRE**, de Frédéric Ramade, France, 50 min.

Le paysage qui se dessine sous nos yeux est celui d'une France rassemblée, douce comme une chanson de Trénet. Un bourg tourangeaux dominé par son clocher, quelques rues avec ses derniers petits commerces. Entre le village et la campagne, des lotissements. Retour aux sources pour Frédéric Ramade qui a posé là sa caméra, dans le pavillon familial où il a grandi. Si le HLM est à l'honneur ce que la cage est au lapin, qu'en est-il du pavillon ? Signe d'ascension sociale, plus que d'émancipation, il incarnerait nos rêves d'indépendance. Derrière l'apparence sociologique du sujet, ce sont ces rêves, aboutis ou pas, que le réalisateur

est allé chercher, cachés derrière des allées de thuyas taillées avec soin. Il a mis à contribution ses parents et sa sœur, quelques voisins aussi qui se prêtent au jeu avec une curiosité naturelle. Tous se prêtent de bon cœur à l'entreprise, même s'ils n'en saisissent pas vraiment ni l'objet ni le but.

**«Logement social» est devenu un terme péjoratif.**

de Choisy-le-Roi, Albert Fromentin, le «milliardaire rouge», avait mis ces terrains à la disposition des anarchistes qui souhaitaient s'y installer. Dix ans plus tard, je l'évoque aussi, la droite, qui s'inquiète de l'organisation des mouvements ouvriers en région parisienne, veut les réprimer par la force. Une frange de cette droite, dont fait partie le ministre Loucheur, préfère les faire accéder à la propriété, au prétexte, comme il le déclare, «qu'un propriétaire, même petit, ne se révolte pas». Dans les deux cas on parle de pavillons. Avec Sarkozy, on est en plein dans ce «tous propriétaires» de Loucheur. Le pouvoir assésse qu'il vaut mieux rembourser un banquier que payer un loyer. En quoi cela vaut-il mieux de se saigner aux quatre veines plutôt que disposer de petits loyers qui permettraient de garder de l'argent pour les loisirs, les voyages et l'éducation des enfants ? «Logement social» est devenu un terme péjoratif. Le capitalisme, au sens large, détourne les désirs. Les promoteurs achètent ce détournement en vendant comme patrimoine à transmettre ce qui n'en est pas. Un pavillon de trente ans, même bien entretenu, n'est pas construit comme une maison du XIX<sup>e</sup>.

**«Poursuivre l'utopie sur un autre mode»** Pourquoi avez-vous placé le pavillon sous le signe de Marcel Duchamp ? Frédéric Ramade. Il fallait imaginer une alternative à l'aliénation, poursuivre une utopie sur un autre mode. Par goût je suis allé vers Duchamp et ses ready made, qui m'ont beaucoup marqué. Au-delà du jeu de lettres entre ready made et mot rom, Ramade, je voulais faire un pied de nez à une certaine élite qui se préoccupe d'esthétique et trouve ces pavillons aussi moches que des urinoirs, tout en manifestant un grand dédain à ceux qui y vivent. Ce pavillon si affreux, émeurons-le au musée, désignons-le comme œuvre d'art, plaçons-le dans un autre champ et poursuivons le geste de façon onirique et poétique.

Entretien réalisé par Dominique Widemann

**«Logement social» est devenu un terme péjoratif.**

de Choisy-le-Roi, Albert Fromentin, le «milliardaire rouge», avait mis ces terrains à la disposition des anarchistes qui souhaitaient s'y installer. Dix ans plus tard, je l'évoque aussi, la droite, qui s'inquiète de l'organisation des mouvements ouvriers en région parisienne, veut les réprimer par la force. Une frange de cette droite, dont fait partie le ministre Loucheur, préfère les faire accéder à la propriété, au prétexte, comme il le déclare, «qu'un propriétaire, même petit, ne se révolte pas». Dans les deux cas on parle de pavillons. Avec Sarkozy, on est en plein dans ce «tous propriétaires» de Loucheur. Le pouvoir assésse qu'il vaut mieux rembourser un banquier que payer un loyer. En quoi cela vaut-il mieux de se saigner aux quatre veines plutôt que disposer de petits loyers qui permettraient de garder de l'argent pour les loisirs, les voyages et l'éducation des enfants ? «Logement social» est devenu un terme péjoratif. Le capitalisme, au sens large, détourne les désirs. Les promoteurs achètent ce détournement en vendant comme patrimoine à transmettre ce qui n'en est pas. Un pavillon de trente ans, même bien entretenu, n'est pas construit comme une maison du XIX<sup>e</sup>.

**«Poursuivre l'utopie sur un autre mode»** Pourquoi avez-vous placé le pavillon sous le signe de Marcel Duchamp ? Frédéric Ramade. Il fallait imaginer une alternative à l'aliénation, poursuivre une utopie sur un autre mode. Par goût je suis allé vers Duchamp et ses ready made, qui m'ont beaucoup marqué. Au-delà du jeu de lettres entre ready made et mot rom, Ramade, je voulais faire un pied de nez à une certaine élite qui se préoccupe d'esthétique et trouve ces pavillons aussi moches que des urinoirs, tout en manifestant un grand dédain à ceux qui y vivent. Ce pavillon si affreux, émeurons-le au musée, désignons-le comme œuvre d'art, plaçons-le dans un autre champ et poursuivons le geste de façon onirique et poétique.

Entretien réalisé par Dominique Widemann

**«Logement social» est devenu un terme péjoratif.**

de Choisy-le-Roi, Albert Fromentin, le «milliardaire rouge», avait mis ces terrains à la disposition des anarchistes qui souhaitaient s'y installer. Dix ans plus tard, je l'évoque aussi, la droite, qui s'inquiète de l'organisation des mouvements ouvriers en région parisienne, veut les réprimer par la force. Une frange de cette droite, dont fait partie le ministre Loucheur, préfère les faire accéder à la propriété, au prétexte, comme il le déclare, «qu'un propriétaire, même petit, ne se révolte pas». Dans les deux cas on parle de pavillons. Avec Sarkozy, on est en plein dans ce «tous propriétaires» de Loucheur. Le pouvoir assésse qu'il vaut mieux rembourser un banquier que payer un loyer. En quoi cela vaut-il mieux de se saigner aux quatre veines plutôt que disposer de petits loyers qui permettraient de garder de l'argent pour les loisirs, les voyages et l'éducation des enfants ? «Logement social» est devenu un terme péjoratif. Le capitalisme, au sens large, détourne les désirs. Les promoteurs achètent ce détournement en vendant comme patrimoine à transmettre ce qui n'en est pas. Un pavillon de trente ans, même bien entretenu, n'est pas construit comme une maison du XIX<sup>e</sup>.

**«Poursuivre l'utopie sur un autre mode»** Pourquoi avez-vous placé le pavillon sous le signe de Marcel Duchamp ? Frédéric Ramade. Il fallait imaginer une alternative à l'aliénation, poursuivre une utopie sur un autre mode. Par goût je suis allé vers Duchamp et ses ready made, qui m'ont beaucoup marqué. Au-delà du jeu de lettres entre ready made et mot rom, Ramade, je voulais faire un pied de nez à une certaine élite qui se préoccupe d'esthétique et trouve ces pavillons aussi moches que des urinoirs, tout en manifestant un grand dédain à ceux qui y vivent. Ce pavillon si affreux, émeurons-le au musée, désignons-le comme œuvre d'art, plaçons-le dans un autre champ et poursuivons le geste de façon onirique et poétique.

Entretien réalisé par Dominique Widemann

**«Logement social» est devenu un terme péjoratif.**

de Choisy-le-Roi, Albert Fromentin, le «milliardaire rouge», avait mis ces terrains à la disposition des anarchistes qui souhaitaient s'y installer. Dix ans plus tard, je l'évoque aussi, la droite, qui s'inquiète de l'organisation des mouvements ouvriers en région parisienne, veut les réprimer par la force. Une frange de cette droite, dont fait partie le ministre Loucheur, préfère les faire accéder à la propriété, au prétexte, comme il le déclare, «qu'un propriétaire, même petit, ne se révolte pas». Dans les deux cas on parle de pavillons. Avec Sarkozy, on est en plein dans ce «tous propriétaires» de Loucheur. Le pouvoir assésse qu'il vaut mieux rembourser un banquier que payer un loyer. En quoi cela vaut-il mieux de se saigner aux quatre veines plutôt que disposer de petits loyers qui permettraient de garder de l'argent pour les loisirs, les voyages et l'éducation des enfants ? «Logement social» est devenu un terme péjoratif. Le capitalisme, au sens large, détourne les désirs. Les promoteurs achètent ce détournement en vendant comme patrimoine à transmettre ce qui n'en est pas. Un pavillon de trente ans, même bien entretenu, n'est pas construit comme une maison du XIX<sup>e</sup>.

**«Poursuivre l'utopie sur un autre mode»** Pourquoi avez-vous placé le pavillon sous le signe de Marcel Duchamp ? Frédéric Ramade. Il fallait imaginer une alternative à l'aliénation, poursuivre une utopie sur un autre mode. Par goût je suis allé vers Duchamp et ses ready made, qui m'ont beaucoup marqué. Au-delà du jeu de lettres entre ready made et mot rom, Ramade, je voulais faire un pied de nez à une certaine élite qui se préoccupe d'esthétique et trouve ces pavillons aussi moches que des urinoirs, tout en manifestant un grand dédain à ceux qui y vivent. Ce pavillon si affreux, émeurons-le au musée, désignons-le comme œuvre d'art, plaçons-le dans un autre champ et poursuivons le geste de façon onirique et poétique.

Entretien réalisé par Dominique Widemann

**«Logement social» est devenu un terme péjoratif.**

de Choisy-le-Roi, Albert Fromentin, le «milliardaire rouge», avait mis ces terrains à la disposition des anarchistes qui souhaitaient s'y installer. Dix ans plus tard, je l'évoque aussi, la droite, qui s'inquiète de l'organisation des mouvements ouvriers en région parisienne, veut les réprimer par la force. Une frange de cette droite, dont fait partie le ministre Loucheur, préfère les faire accéder à la propriété, au prétexte, comme il le déclare, «qu'un propriétaire, même petit, ne se révolte pas». Dans les deux cas on parle de pavillons. Avec Sarkozy, on est en plein dans ce «tous propriétaires» de Loucheur. Le pouvoir assésse qu'il vaut mieux rembourser un banquier que payer un loyer. En quoi cela vaut-il mieux de se saigner aux quatre veines plutôt que disposer de petits loyers qui permettraient de garder de l'argent pour les loisirs, les voyages et l'éducation des enfants ? «Logement social» est devenu un terme péjoratif. Le capitalisme, au sens large, détourne les désirs. Les promoteurs achètent ce détournement en vendant comme patrimoine à transmettre ce qui n'en est pas. Un pavillon de trente ans, même bien entretenu, n'est pas construit comme une maison du XIX<sup>e</sup>.

**«Poursuivre l'utopie sur un autre mode»** Pourquoi avez-vous placé le pavillon sous le signe de Marcel Duchamp ? Frédéric Ramade. Il fallait imaginer une alternative à l'aliénation, poursuivre une utopie sur un autre mode. Par goût je suis allé vers Duchamp et ses ready made, qui m'ont beaucoup marqué. Au-delà du jeu de lettres entre ready made et mot rom, Ramade, je voulais faire un pied de nez à une certaine élite qui se préoccupe d'esthétique et trouve ces pavillons aussi moches que des urinoirs, tout en manifestant un grand dédain à ceux qui y vivent. Ce pavillon si affreux, émeurons-le au musée, désignons-le comme œuvre d'art, plaçons-le dans un autre champ et poursuivons le geste de façon onirique et poétique.

Entretien réalisé par Dominique Widemann

## ODE PAVILLONNAIRE

À la question : de quoi s'agit-il au juste ?, force est de constater que la réponse ne coule pas de source. Mais loin d'être une faiblesse, c'est au contraire la force de ce film singulier, point de convergence entre chronique familiale, réflexion urbaniste et analyse sociale. Autour du pavillon où il a grandi avec ses proches, le cinéaste dresse le bilan de ce que fut cette révolution architecturale, non dénuée d'intentions politiques (un proprio, même petit, se révolte moins qu'un locataire !). Le tout filmé avec un vrai sens graphique et une belle dose d'autodérision.

## Ode pavillonnaire de Frédéric Ramade

Ce film pourrait très bien être qualifié d'essai documentaire. Avec les membres de sa famille (pourquoi pas ?...), Frédéric Ramade s'interroge sur ce que représente le pavillon de banlieue, lui qui a été élevé dans un de ces lotissements qui nourrissent le rêve de nombreux Français. Cela peut prêter à sourire, mais Frédéric Ramade intéresse

## ODE PAVILLONNAIRE

De Frédéric Ramade. Durée : 50 minutes. L'histoire : Un réalisateur revient dans le lotissement de son enfance pour retracer l'histoire de son pavillon familial. Jugé souvent hideux, le pavillon est un rêve pour beaucoup. Pour comprendre pourquoi, Ramade a choisi d'étudier les réactions de sa famille dans ce doc où il les met en scène dans un exercice d'introspection sur leur rapport à leur lieu de vie. Le résultat – parfois grotesque à cause du phrasé singulier des «cobayes» – est à la frontière entre Strip-tease et une œuvre de plasticien. Original, donc. T.C.

